

Voyages à Floribec. De touriste à chercheur My passion for Floribec. From a tourist to a researcher

Rémy Tremblay

Volume 11, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018519ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018519ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay, R. (2013). Voyages à Floribec. De touriste à chercheur. *Rabaska*, 11, 119–124. <https://doi.org/10.7202/1018519ar>

Article abstract

I was introduced to Florida at the age of six, when my parents stayed annually for a few weeks a year in motels frequented by Quebecers in the suburbs of Miami, like in Surfside and later, Hollywood Beach. These experiences led me to do a Ph.D. at the University of Ottawa on the socio-spatial dimensions that are at the basis of this Floribec community (Hollywood-Dania-Hallandale, Florida). However, I quickly realized that to study an area continually subjected to taunts from the media, from certain socio-economic groups of Québec's society and also from colleagues would prove to be a challenge. I accepted the challenge without hesitation. Today, Floribec remains a tourist destination and an area of research that interests me deeply, but I have to continually defend not only the "scholarly" nature of this French homeland on United States grounds, but also those who visit as tourists and those who have immigrated there. This short personal narrative briefly describes my passion for this Québec in Florida as a tourist, a student and as a researcher.

Voyages à Floribec. De touriste à chercheur

RÉMY TREMBLAY
Télé-université du Québec (TÉLUQ)

Le tourisme et la migration québécoise en Floride fascinent depuis plusieurs décennies. Phénomène ayant débuté vers la fin de la Révolution tranquille, il connaît ses heures de gloire dans les années 1980 et 1990 alors que des dizaines de milliers de Québécois se rassemblent dans les hôtels, motels et parcs de maisons mobiles de Miami-Nord, Sufside, Sunny Isles, Hallandale et, surtout, Hollywood, banlieues nord de la grande région métropolitaine de Miami. Ces Québécois réalisent leur rêve, celui de transporter leur langue et leur culture dans un environnement naturel tropical pendant les mois d'hiver. Ainsi, pendant une semaine, un mois ou six mois (moins un jour...) on fête, on danse, on chante, on mange, on regarde la télé, on va à la messe, entre Québécois, sous les palmiers. Et on se tord de rire lorsqu'on apprend qu'il y a une tempête de neige au Québec en regardant le bulletin météo sur les ondes de TVA dans son motel ou dans un des resto-bars près de la plage¹.

Les lignes qui suivent ont pour but de manifester ma passion pour ce phénomène majeur de l'histoire québécoise ainsi que d'exposer au grand jour, sans gêne, les défis et contraintes auxquels j'ai fait face étant donné que la Floride et Floribec (les touristes et immigrants québécois situés dans les régions indiquées plus haut), sont victimes de railleries de la part de chercheurs, des médias et d'une bonne tranche de la population québécoise.

Aux origines de ma passion

Mes parents n'aimaient pas l'hiver. Du moins, pas après le 1^{er} janvier... Mes grands-pères et leur famille vivaient très modestement et leur travail était saisonnier. En fait, ils travaillaient peu ou pas du tout pendant l'hiver. Cette saison était donc synonyme de misère, de sacrifice, de pauvreté. C'était rien de moins qu'une saison maudite. Mon père ayant suivi les traces du sien, il est devenu maçon. Travaillant à son compte, avec l'aide d'un assistant (*helper*), il devait trouver lui-même ses contrats et s'assurer d'en avoir le plus possible

1. Pour mieux saisir toutes les nuances relatives à la vie quotidienne des touristes et immigrants québécois à Hollywood, Floride, dans les années 1990, on peut lire *Floribec* de Rémy Tremblay, paru aux Presses de l'Université d'Ottawa en 2006.

pendant la belle saison, car il ne pouvait pas travailler l'hiver. Un petit entrepreneur ne possède pas l'outillage nécessaire pour poser de la brique lorsque le mercure est en-dessous de zéro Celsius. Ainsi, la période neigeuse était vue chez moi très négativement. Non seulement s'agissait-il d'une période financièrement difficile, mais on aurait dit que toute la vie de mon père et tout son être en étaient atteints. En fait, même à la retraite il continue de détester le froid et la neige. Par exemple, un appel téléphonique à mes parents en hiver est typiquement divisé ainsi : dix minutes d'échanges sur le *maudit hiver*, cinq minutes sur leur santé, et cinq minutes sur ma famille... Ils me disent que l'hiver empêche les gens de gagner leur vie convenablement, qu'il oblige les gens à ne pas sortir dehors, qu'il donne des crises cardiaques, qu'il tue la nature, qu'il coûte cher en chauffage, en vêtements, en pneus d'hiver, etc. Pourquoi diable sont-ils nés dans un endroit pareil ! Jacques Cartier n'était vraiment pas brillant ! La liste est longue... La solution ? Un voyage en Floride. Et à crédit s'il le faut ! Je dois admettre d'emblée que ma perception de l'hiver a grandement été influencée par celle de mes parents, surtout mon père, et mes grands-parents, de même que leur fascination, leur admiration pour la Floride, là où il fait beau à l'année, disent-ils encore aujourd'hui.

Des voyages en famille...

Je me rappelle fort bien de mon premier voyage en Floride. J'avais 6 ans. Au début des années 1970, prendre l'avion était tout un événement ! Mes parents m'avaient fait porter un habit tout neuf. Les passagers ne portaient pas de



Touristes québécois sur la plage d'Hollywood-Beach, Floride

Source : archives personnelles de Rémy Tremblay, 2013.

jeans comme on le fait aujourd'hui. Mes parents avaient fait appel à l'agence de voyage Eaton. À l'exception d'un seul voyage, fait en voiture pendant la période des Fêtes, mes voyages de jeunesse en Floride furent en avion et ce, toujours à la même date de départ : le 2 mars. Soulignons que mon père ne parlait pas l'anglais. Pas un mot ! Malgré tout, il réussissait à obtenir tout ce qu'il voulait dans les magasins, les restaurants, etc. De petits problèmes cocasses survenaient à l'occasion. S'il demandait du poivre (*pepper*) on lui donnait du papier (*paper*). La prononciation n'était pas toujours parfaite... Mais on en rigolait.

L'immense joie d'être en Floride pouvait se lire dans le visage de mon père. Il se sentait libéré de l'hiver. Il ne cessait de répéter à quel point il était incroyable d'être en T-shirt un soir de mars. « Les maçons sont bien ici, répétait-il. Ils travaillent douze mois par année ! » Après quelques voyages, il commençait à bien connaître le grand Miami. Il pouvait se rendre en voiture à Miami-Beach, dans le centre-ville de Miami et dans les banlieues sans se perdre. Impressionnant pour un unilingue de Québec n'ayant jamais voyagé aux États-Unis auparavant !

À chaque voyage nous nous faisons des amis de Québec et parfois même de mon quartier de Charlesbourg. Cela rendait le périple encore plus magique. Mes parents bavardaient avec ces gens de Québec alors que je m'amusais avec leurs enfants. Situation idéale tant pour les parents que les enfants ! En fait, ce scénario correspondait aux attentes des touristes québécois en Floride. On va en Floride pour rencontrer d'autres Québécois. On est peu dépaysé tant linguistiquement que culturellement.

Cependant, mes recherches réalisées sur le terrain depuis près de vingt ans me révéleront que bien des touristes québécois ayant immigré en Floride comptent revenir au Québec à leur retraite, si ce n'est pas avant. La Floride comme touriste ou comme immigrant entouré de touristes québécois n'a rien à voir avec celle en tant qu'immigrants insérés dans la culture étatsunienne. La violence, le racisme, la chaleur et l'humidité intenses de l'été et la culture étatsunienne en général déplaisent aux Québécois vivant en permanence dans les secteurs de Hollywood et de Dania, près de la plage. Les immigrants québécois bilingues et plus scolarisés ont une perception plus positive de leur société d'accueil².

Il n'en reste pas moins que l'attraction pour la Floride, et surtout Hollywood-Beach pour ceux qui préfèrent être entre Québécois, demeure. Cependant, ces derniers ne dominent plus Floribec sur le plan économique³.

2. Au fur et à mesure que l'on s'éloigne de Floribec, les immigrants québécois sont plus scolarisés et occupent des emplois mieux rémunérés. Ils côtoient peu ou pas de Québécois (souvent de leur propre gré).

3. Rémy Tremblay, « Le Déclin de Floribec », *Téoros*, vol. 22, n° 2, 2003, p. 63-66.

... à la thèse de doctorat

Ces voyages d'enfance en Floride m'ont permis de vivre de l'intérieur l'expérience vécue de Québécois de la classe populaire qui idéalisent la culture américaine et qui tendent à la définir à partir, entre autres, de séjours touristiques en Floride. Pour eux, les États-Unis représentent la vie quotidienne sous les palmiers, là où le travail est abondant, sans contrainte saisonnière, et où le coût de la vie y est moindre. Être Américain, c'est formidable. Devenir « Américain » [c'est-à-dire citoyen des États-Unis], obtenir sa *green card*, c'est la réalisation d'un rêve. Cette perception tronquée de la culture « américaine » m'a toujours fasciné. En fait, la perception de l'Autre (environnement naturel, culture, etc.) est encore aujourd'hui au centre de mes travaux, que ce soit sur Floribec ou sur le rôle de la qualité de vie dans l'attraction des « talents » vers les villes du savoir.

C'est en 1992 que j'ai fait mon dernier voyage en Floride avec mes parents. Je venais tout juste de terminer ma maîtrise en géographie à l'Université Laval, sous la supervision de Dean Louder, sur la perception et le traitement du Québec dans l'enseignement de la géographie de l'Amérique du Nord dans les universités des États-Unis. Avant même d'avoir terminé ma maîtrise, j'avais déjà décidé de poursuivre au niveau doctoral. Des démarches avaient même été entamées auprès de départements de folklore dans des universités de ce pays.

Mais ce dernier voyage en famille fut une véritable révélation. À 26 ans, Floribec était différent. J'étais littéralement renversé par le nombre de services en français offerts par et pour les touristes québécois. Hollywood, Dania and Hallandale (trois villes de la grande région métropolitaine de Miami qui sont situées côte-à-côte), étaient complètement envahies par les touristes québécois. Les motels, propriétés d'immigrants du Québec, offraient la télé du Québec grâce à une compagnie de câblodistribution locale dont les dirigeants étaient des artistes du Québec. La clientèle provenait à 80 % du Québec. Les plaques d'immatriculation québécoises dominaient les stationnements des motels, de la plage et de certaines artères de Hollywood. On pouvait vivre en français à Floribec. Soudainement, je comprenais pourquoi il était logique pour mes parents d'aller dans ce secteur et d'y revenir régulièrement. Une atmosphère de fête québécoise régnait quotidiennement et ce, presque 24 heures sur 24, de la mi-décembre à la mi-avril, ce qui n'a rien à voir avec le reste de la franco-américanie, où l'anglais est la langue d'usage lors des festivals francos, dans l'État du Maine par exemple (Biddeford et Lewiston). Ici, les services sont offerts en français, au goût des Québécois, par des Québécois et ce, dans le but de faire de Floribec une communauté tissée serrée dont l'économie repose sur l'apport constant de touristes du Québec

et, aussi, pour les immigrants du Québec (Floribec a très peu de contacts avec les citoyens des États-Unis et les autres communautés de langue française).

* * *

Après ce court périple avec mes parents en 1992, je décidais que Floribec serait mon sujet de doctorat. J'allais donc travailler en géographie à l'Université d'Ottawa (ville que j'habite toujours d'ailleurs) sous la direction d'Anne Gilbert. Non seulement rêvais-je de quitter Québec – une belle ville, mais trop « pain blanc » à mon goût –, mais je souhaitais vivement travailler sous la direction d'une personne qui ne percevait pas la francophonie nord-américaine comme étant obligatoirement une extension du Québec. J'ai toujours été choqué par cette vision québécoisocentrique, pour ne pas dire « colonialiste », voire pédante de certains chercheurs québécois à l'égard de la francophonie nord-américaine. Anne Gilbert est une fière Québécoise, mais elle a un regard prudent et nuancé sur les rapports que la francophonie nord-américaine entretient avec le Québec.

Mes années à étudier l'organisation sociospatiale de Floribec, la localisation des services en français, la vie quotidienne des immigrants québécois y ayant pris racine, etc. furent formidables. Encore aujourd'hui, je ne cesse de faire des liens entre Floribec et d'autres communautés ethnolinguistiques reposant sur le tourisme ailleurs dans le monde, dont les Britanniques sur la Costa del Sol, en Espagne.

Mais le sujet fait toujours sourire mes collègues. Certains ne trouvent pas cela sérieux ; cela ne fait pas très « savant ». Les journalistes, eux, adorent ! C'est vendeur de parler de la classe populaire en Floride. Malheureusement, il est plus facile de se moquer d'eux que de saluer leur courage. Après tout, les Québécois n'ont-ils pas réussi à prendre le contrôle d'un important périmètre, le long de l'Atlantique, incluant la plage, d'une des villes les plus branchées des États-Unis ? Je préfère ce dernier point de vue. Malgré mes avertissements répétés auprès des journalistes lors de reportages ou d'entrevues, tant au Québec qu'aux États-Unis, de se concentrer sur les aspects positifs, de ne pas ridiculiser les Floribécois, on préfère toujours les présenter comme des Elvis Gratton, ce personnage des films de Pierre Falardeau. Pour les médias, Floribec ne peut être sérieux. C'est une caricature. Ce ne sont pas des gens comme les autres. Mes collègues diront ou penseront que ce terrain comme sujet de recherche ne vaut pas la peine. Les organismes subventionnaires diront que ce sont « des voyages de pêche ». Je connais le langage puisque j'ai travaillé au CRSH à titre d'agent de programme pendant deux ans. Après ce passage au CRSH, j'ai fait un postdoctorat à l'INRS-UCS à Montréal sur l'attraction et la rétention des talents dans les villes du savoir. Ça c'est sérieux ! Ça vaut la peine de subventionner de tels travaux. Ce postdoctorat m'a permis

d'obtenir une chaire de recherche du Canada (niveau 2) à la TÉLUQ. J'ai étudié la qualité de vie des villes du savoir pendant deux ans et j'ai réussi à obtenir une chaire sur ce sujet presque tout de suite après avoir terminé. Deux ans à me familiariser avec le sujet ! Deux ans seulement ! Ça fait vingt ans que je me penche sur Floribec et je n'ai jamais pu obtenir un sou d'organisme subventionnaire... D'après mes pairs choisis par le CRSH, comprendre pourquoi des millions de dollars fuient le Québec annuellement, de manière légale ou non, par tous ces « Elvis Gratton », c'est gaspiller l'argent des contribuables.

Une passion qui demeure

Peu importe ce que les médias en pensent, peu importe ce que certains collègues en disent, peu importe ce que les organismes subventionnaires décideront, Floribec restera dans mon cœur. Il fait partie de merveilleux souvenirs d'enfance, il m'a permis de comprendre, de l'intérieur, comment ceux qui le fréquentent, et l'ont adopté en permanence, voient le monde, perçoivent l'Autre et se perçoivent eux-mêmes dans le contexte nord-américain. Ce phénomène a énormément à offrir, à la condition d'être ouvert d'esprit. Au fait, les chercheurs sont-ils vraiment plus tolérants et courageux que les Floribécois ?